

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

# L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.  
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 18

MONTRÉAL : 28 MARS 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

## 1895 - 1913

### Un journal publié par les étudiants en 1895

Un correspondant vient de nous faire parvenir la collection très intéressante du "Journal des Étudiants", que publiaient en collaboration les étudiants de l'Université Laval à l'automne de 1895.

C'était le 8 octobre. L'Université venait d'entrer dans des meubles tout neufs, dans cet édifice de la rue Saint-Denis, "réalisation complète, presque inespérée de rêves qui semblaient être tombés au rang d'illusions". Les carabins avaient voulu faire quelque chose eux aussi. L'enthousiasme les dévorait, nous venons de le voir par ces deux lignes que nous avons citées plus haut; le journal était fondé.

Hebdomadaire, huit pages, même format que celui d'aujourd'hui—nous avons hérité de la forme sans le savoir—il avait fort bon air, le "Journal des Étudiants".

x x x

Arrêtons-nous quelques instants sur ces feuilles qui jaunissent déjà, et saluons ces louables efforts de nos pionniers.

Chaque semaine, en trois colonnes, un grave chroniqueur publiait des notes sur le Code Civil.—ne tremblez pas, mes vieux copains d'aujourd'hui! Sous le pseudonyme de "Lex", M. Philémon Cousineau, donnait ainsi à ses camarades des renseignements, que ceux-ci trouvaient très utiles.

De même pour la Procédure Civile, et de temps à autre, la rédaction répondait à des questions sur des points de droit.

Les Étudiants en Médecine n'avaient pas crainte de prendre leur large part de collaboration. Non seulement, ils fournissaient le directeur du journal, mais toutes les semaines, un futur docteur venait donner ses impressions sur les agréments du rhume de cerveau,—ce mal terrible que les savants n'ont pu combattre autrement qu'en l'appelant "coryza"—les diverses méthodes en usage pour sauver un bonhomme qui se noie dans la rivière, ou même dans un verre d'eau. Ils sont charmants à lire, ces propos de docteur.

Mtre Jacques Hermil, chausse aujourd'hui les bottes de "J'man Moq", le très fin chroniqueur d'autrefois.

Gustave Conte, Edouard F. Surveyer, Louvigny de Montigny, Jules Leclair, étaient les collaborateurs réguliers.

Le journal de 1895 avait le même but que le journal d'aujourd'hui; grouper les étudiants autour de leur drapeau universitaire, et former quelques bonnes plumes.

Il semblerait qu'on ne se soit pas trompé. Les rédacteurs d'autrefois ne doivent pas regretter leur travail.

x x x

Les ennus du journalisme universitaire sont toujours les mêmes. Les journaux nous apprennent que nos excellents amis de McGill viennent de clore l'année par un fort déficit, dû pour une bonne part aux frais de publication de leur journal universitaire. Nous soumettons le cas aux gens du "Pays", les aviseurs attitrés des étudiants.

Nos prédécesseurs avaient beaucoup d'adversaires. En tout premier lieu, ce fameux esprit "de faculté", qui nous divise si bien aujourd'hui. Très souvent nous lisons cette note de la rédaction:

"Nous tenons à faire remarquer que le "Journal des Étudiants", n'est pas l'organe de la Faculté de Droit, mais l'organe de "tous les Étudiants".

On se penserait en 1913, ma foi!

Il y eut de vives polémiques parfois. "La Presse" écopa; sa réputation était en ce temps-là la même qu'aujourd'hui.

"La Vérité", de Québec, voulut donner des coups de baguettes; elle fut payée de la même monnaie.

Nos aînés ont eu leur parlote comme nous. Le Parlement Modèle siégeait, avec sembler-t-il, plus de dignité, plus de sérieux. On ne s'occupait pas de singer bêtement Ottawa ou Québec; on y discutait des sujets "libres". Et c'était tant mieux.

Les collaboratrices avaient elle aussi une place toute marquée; elles ne dédaignaient pas la controverse. Un collaborateur de chez nous, a soulevé, on s'en souvient les protestations de nos lectrices, qui ont été trouvées en même temps, de vaillantes poétesses. Plus ça change dans la vie, plus c'est la même chose.

Nos anciens avaient dans leur journal quelque chose que nous n'avons pas: des portraits et des textes. Il faut voir, par exemple, les mines guerrières des orateurs du Parlement Modèle; Alban Germain, alors étudiant en droit, vous avait, dans le temps une de ces barbes qu'eût enviées Michel-Ange pour son Moïse.

Que les temps sont changés! Le port de la barbe, mode bien française, disparaît. Nous nous américanisons. La promotion de 1896, E.E.D., est remarquable de gravité, et de sérieux, pas un imberbe. Ils soignaient le futur client, nos anciens, et, ma foi, ils n'avaient pas tort.

x x x

Dans la collection du "Journal des Étudiants", il y a des morceaux de valeur. Nous en publions prochainement.

Paul l'HERMITE.

## LA TOSCA

DRAME EN 5 ACTES PAR V. SARDOU

Jamais depuis Shakespeare, je crois, on ne vit pareil le hécatonbe. La scène se trouve subitement transformée, avec ce mélodrame, en un vaste abattoir où les cadavres s'entassent, où le sang gicle et coule en nappes abondantes. La vue de toutes ces bêtes infâmes ou malfaisantes qu'on éventre, provoque une impression d'affolement ou d'angoisse physique, quand elle ne fait pas éclater un gros rire épais de bourgeois peu crédule, qui n'ignore pas que Scarpia se fait chouriner avec le manche du couteau, que Mario se barbouille tranquillement les tempes avec un grimage odorant pour donner l'illusion de plaies sanguinolentes et que la Tosca, au dernier acte, se précipite d'une hauteur fabuleuse de deux pieds sur un matelas copieusement rembourré.

Vous vous rappelez la terrifiante idylle de ce peintre, jacobin et de cette ensorcelante cantatrice.

Je la résumerai, aussi laconiquement que possible, pour rendre ma chronique intelligible à tous les braves gens que ces spectacles effraient et qui—par hasard—s'avisaient de jeter un oeil bienveillant sur ces lignes... Je m'excuse auprès des autres lecteurs...

L'action se passe à Rome, en 1800.

Mario Cavaradossi exécute une fresque dans l'église Saint-Andréa. Le sacristain vient de sortir pour aller faire la sieste. Le temple est désert. Soudain, d'une chapelle latérale, sort un homme hagard et dépeigné qui vient s'affaîser aux pieds du peintre. Mario comprend tout de suite qu'il se meurt de faim. Il lui sert en conséquence un croûton—auquel l'autre ne touche pas—et un globe et de vin. Réconforté par le breuvage, l'inquiétant personnage va nous raconter sa terrible histoire. Ça va être un peu long, mais nous ne sommes pas pressés. Les verrous sont poussés. Tout est cal-

## PAR MINISTÈRE D'HUISSIER

Je soussigné, poète, agissant comme huissier, A la requête de Sieur Printemps, Tapissier — Décorateur, marchand de fleurs et de verdure, Et Fournisseur de Sa Majesté La Nature,

Ai fait commandement au Sieur Hiver d'avoir A nous céder la place et laisser tout pouvoir D'élire domicile en ce pays de France Où venons rapporter la joie et l'espérance.

Et d'abord, invoquons à l'appui de nos droits, Les doléances des campagnes et des bois Où le dit a causé des griefs préjudicés Par neiges, vents, frimas et maints autres sévices, Dépouillant sans pitié les arbres, desséchant Les fleurs et les gazons de son souffle méchant, Et chassant de leurs nids nos pauvres locataires, Tous gers d'humeur paisible et de mœurs sédentaires, Qui nous payaient loyer sous forme de chansons Et qu'il a fait s'enfuir vers d'autres horizons.

Attestons qu'en ce jour, époque consacrée A notre avènement et joyeuse rentrée, Avons trouvé partout le ciel clos et fermé, Et que par le mauvais vouloir de l'Intimé, Vu le tarif indu de ses températures, N'avons pu notamment faire nos fournitures Ordinaires à nos clients les marronniers De qui depuis longtemps les bourgeois prisonniers N'attendaient qu'un signal du soleil pour éclore.

Pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore, Réitérons au Sieur Hiver de déguerpir. Vider incontinent la place et s'établir Comme sied, es pays où fleurissent les rhumes, Emmenant avec lui sa séquelle de brume, Là-bas, vers l'Est, ou bien là-bas, chez les Anglais.

A défaut par le dit, dans les plus brefs délais, D'obtempérer à nos requêtes légitimes, Ordonnons et mandons par les présentes rimes A Messieurs de l'Observatoire de prêter, Si besoin est, main forte, et faire respecter La loi de l'Almanach en sa teneur exacte. Sous réserves de fait comme de droit.

— Dont acte —  
Armand MASSON.

me. Ce revenant en profite pour souffler un peu et nous faire voir qu'il y a des êtres qui n'ont vraiment pas de veine. Césaire Angelotti—c'est son nom—en est un de ceux-là. Condamné à être exécuté, il vient de s'évader du château Saint-Ange, grâce à sa soeur, la marquise Attavanti qui a caché pour lui, dans la chapelle où il vient de passer la nuit, des frusques qui pourront lui servir de déguisement. Mario est un bon libéral, généreux et expansif. Ces aventures malheureuses le remuent profondément et pour ne pas demeurer en reste de politesse avec ce singulier patriote, il se déboutonne lui aussi et met à nu sa vie et son cœur. A la fin ils tombent dans les bras l'un de l'autre et Cavaradossi que la chaleur rend magnanime propose à Césaire de le cacher dans sa villa, aux environs de Rome, pour lui permettre de dépister les limiers qui seront bientôt à ses trousses.

C'est très amusant cette rencontre de deux inconnus qui se font des confidences mutuelles et dont l'un joue sa vie au profit de l'autre avec un si admirable désintéressement!

Pendant que Césaire se fait la barbe et passe un jupon de femme, Floria Tosca, la fameuse cantatrice dont Mario "se toqua", frappe à la porte de la chapelle. Celui-ci court lui ouvrir, mais comme elle a entendu des chuchotements, elle fait une scène de jalousie à son amant, s'imaginant qu'il "madrigeait" avec une dame. Reconnaisant dans la Madeleine qu'il est entrain de peindre les tresses blondes et à prunelle d'azur de la belle marquise Attavanti, elle est persuadée que c'est avec elle qu'il causait. Mario lui ferme la bouche avec un baiser. Il se garde bien de lui confier son secret, car elle est royaliste et pourrait bien gâter la sauce. Leurs épanchements affectueux sont interrompus par la soubrette de Floria qui apporte un billet lui annonçant que, pour cé-

lébrer la défaite des Français à Marengo, annoncée par Mélas à Marie-Caroline, elle devra chanter le soir même, chez la reine, une cantate improvisée à cet effet par le fameux Paisiello. Il n'y a pas à regimber. Elle doit se rendre sur le champ à la répétition.

Un coup de canon. L'évasion d'Angelotti est découverte.

Le forçat déguisé en dévot se faufile dehors suivi de Mario qui l'entraîne dans sa propriété suburbaine.

Il était plus que temps. Servient le baron Scarpia le préfet de police, avec son escorte de sbires. On fouille l'église. Néant. On interroge le sacristain et on finit par ramasser un éventail portant la couronne des Attavanti. Le terrible mouchard qu'est Scarpia part de cet indice pour conclure que Césaire a été sauvé par Mario qui le cache. Avec cet instrument de coquetterie, il pourra faire parler la Tosca en allumant sa jalouxie. Quelqu'un disait: "Voilà une chapelle dans laquelle il vient de se passer bien des choses très profanes: scènes politiques, scènes amoureuses, scènes policières". L'auteur a su ne rien négliger des plaisanteries faciles ou indécentes qui pouvaient réjouir les esprits forts ou les âmes chastes du grand et du demi-monde.

Au deuxième acte, nous tombons au milieu d'une fête donnée par la reine, au palais Farnèse.

Scarpia profite d'un moment où les courtisans prennent le frais sur la terrasse pour venir insidieusement inquiéter la Tosca par la trouvaille qu'il a faite. La cantatrice reconnaît sur l'éventail, le chiffre de la marquise. Plus de doute. Son amant la trompe avec cette femme. Ils doivent même être en train de souper en tête-à-tête galant. Elle veut courir les surprendre. Scarpia la

(Suite à la 2ème page)